

Chapitre 13 : Ma jeunesse II (1953 – 1955 : 16 – 18 ans)

Vengeance sur le conducteur méchant

Dès six heures de matin, me voilà encore de nouveau à bord d'un camion, perché sur des marchandises qui dépassaient les ridelles du plateau. Cette fois-ci je me trouvais seul derrière. Le graisseur et un autre côtoyaient le chauffeur, le très gros conducteur connu sous la dénomination Larbi Loumaskri. Après un long déplacement et c'était déjà l'après-midi, après avoir quitté la place où on s'est reposé pour prendre un casse-croûte, presque au même endroit où j'avais été délaissé, on a aperçu lointain au sud une poussière se levant vers le ciel. Notre camion a ralenti puis s'est arrêté. Le chauffeur est descendu, grimpé au côté du plateau et s'est adressé à moi.

- Ça va, m'a-t-il questionné.

- Ça va, ai-je répondu.

Je me suis senti une assurance à l'esprit car c'était la première fois que je voyais quelqu'un qui m'attachait de l'importance. J'ai ajouté «merci». Il a continué.

- Je crois que le camion qui t'a abandonné va nous rencontrer bientôt. Descend dans ce trou. C'est un creux laissant un vide entre des sacs et des caisses. Garde le silence et ne te montre que si je t'appelle.

Les imaginations oscillent dans ma cervelle. Pourquoi m'a-t-il dit cela ? Je me suis répondu que j'étais peut-être coupable et que le chauffeur venant allait être furieux au point de me gronder ou se jeter sur moi pour me châtier. Une demi-heure après, les deux camions ont ralenti et freiné. Les deux camions se sont arrêtés parallèlement et les portières de cabine se trouvaient face à face. Le chauffeur fautif rentrant d'Adrar avait hâte de poser la question sans aucune salutation comme voulait la tradition. D'une voix rauque qui sortait de la poitrine d'un fumeur acharné, il a dit :

- Tu n'as pas de nouvelle d'un jeune qui a manqué sa place sur le camion avec nous il a deux jours ?

- Tu parles du jeune que tu as abandonné sur la piste ?

- Je ne l'ai pas abandonné, c'était de sa faute.

- Sa faute ? Qu'est-ce que tu dis ? A quelle heure tu t'en es rendu compte ?

- Ce n'est que le lendemain à cinq heures de l'après-midi.

- Et pourquoi tu n’es pas revenu sur ton chemin. Il n’y a rien qui dégage ta responsabilité.

- J’ai pensé qu’il y aurait un camion qui le ramasserait.

- Tu n’en as rencontré aucun venant de la voie opposée, donc tu n’étais pas sûr.

- Peut-être de Béni Abbas de retour vers Béchar. Je te répète, tu n’étais pas sûr !

- En tout cas je ne l’ai pas abandonné exprès. Mais réponds-moi qu’est-ce que tu connais sur son sort ?

- Tu as une liste ? Tu dois faire l’appel avant de démarrer. Tu es responsable de tous les passagers qui sont à bord de ton camion.

- Dis-moi vite qu’est-ce que tu as comme nouvelles sur lui ?

- Il a rejoint son Dieu.

- Allah Akbar !

Le chauffeur coupable est descendu en silence sans dire un mot. Mettant sa tête entre ses mains il s’est courbé vers le sol. Après un long silence, un soupire sous une forte pression de ses poumons s’est dégagé.

- Oh ! Mon Dieu... Que faire ? Est-ce que tu me pardonneras ma faute ?

Il a levé sa tête et regardé les passagers sur son camion.

- Je n’ai plus le courage ni la force d’assurer la conduite. Je n’ai plus ma conscience, je n’ai plus mes mains ni mes pieds. Je suis entièrement inactif. Son interlocuteur voyait qu’il n’avait plus de repos à ses sens.

- Je te fais cela non pour te châtier mais pour te corriger. Tu es mon collègue. Un acte pareil nuit à notre prestige. Les rumeurs finiront par nous imputer une mauvaise conduite. C’est toi qui as fait l’erreur mais on dira plus tard que les chauffeurs de la SATT abandonnent les voyageurs sur la piste. Reviens à toi-même. Le jeune est encore vivant. Tu dois lui présenter tes excuses.

Le chauffeur de mon camion m’a appelé et je suis descendu pour montrer ma figure. L’autre chauffeur a fondu en larmes. Une fois debout devant lui, il a mis sa main sur ma tête me présentant ses excuses. J’ai levé mon regard et j’ai vu face à moi, une haute silhouette maigre. Ses lèvres livides sont brûlées par la fumée des cigarettes. Je me sentais très fatigué et je n’étais pas en moi-même. La rancune que j’avais nourrie au fond de mon cœur contre lui m’a empêché de prononcer le moindre mot. Le conducteur de mon camion est intervenu et m’a ordonné.

- Maintenant reprends ta place, mon fils.

Gardant le silence total j'ai grimpé les ridelles et m'y suis installé de nouveau. Le camion a démarré. Pendant longtemps, la face au nord, dos au sud, j'ai regardé l'autre véhicule toujours immobilisé à la même place jusqu'à ce qu'il devînt un point sur le plateau puis complètement invisible.

Le film de l'événement a repris mon esprit. Je me suis demandé : «est-ce vrai ? Est-ce un rêve ? Comment peut-on échapper à la mort à la suite d'un abandon pareil ? C'est peut-être une illusion ? Je ne suis peut-être qu'un âme qui est passé à la vie éternelle et qui revient seulement pour inspecter les traces de son itinéraire de la vie précédente ?» La secousse violente que cause la tôle ondulée sur la piste m'a réveillé et m'a fait revenir à la raison. «Tu es bien vivant», m'a annoncé une voix vive du fond de moi-même. Elle m'a ajouté : «tu es en train de subir les épreuves de la loi que la vie impose à celui qu'y se trouve. Si tu acceptes ce qui t'est destiné d'accord, sinon le fatalisme exécute l'ordre du sort que dicte la force suprême de la nature et tu n'y peux rien. Pour être heureux il faut croire à la force divine et admettre ce que Dieu a voulu pour toi. La vie est une monnaie à double face. Un jour pour toi, un autre pour autrui. Même si tu bénéficies de l'opulence maintenant, les mauvais jours noirs ne sont pas loin. Par contre, même si ta vie est perturbée par un malheur, ta confiance en Dieu et la sincérité vis à vis des autres ne tarderont pas à dissiper le brouillard qui embrouille ta voie.»

Compagnons inattendus

Le camion roule. Je me penchais à droite et à gauche entre le réveil et le sommeil entièrement torturé par la fatigue. J'ai voulu retrouver le repos complet ou être étendu sur le sable. Le camion traversait le lit de l'oued séché. On était à Kerzaz située à mi-chemin entre Colomb-Béchar et Adrar. Je me suis senti une sorte d'apaisement puisque le chauffeur y allait prendre un petit repos. Là-bas, il y avait un camion immobilisé par une panne au moteur. Neuf personnes dont deux enfants, deux femmes et cinq hommes gisaient devant le café. Le chauffeur du camion défaillant a accosté notre chauffeur.

- Nous sommes ici depuis hier après-midi. Pourriez-vous prendre ces voyageurs avec vous pour Adrar car je dois attendre une pièce pour réparer le moteur et je ne pense pas l'obtenir avant demain ou après-demain.

- Je ne peux pas dire non, répond l'interlocuteur. Dis leur de charger leur bagage.

Immédiatement les passagers se sont affairés. Deux hommes sont montés sur le camion et deux sont restés à terre.

Déchargement et rechargement se sont fait sans attendre. Un passager a présenté des remerciements et des reconnaissances au nouveau chauffeur.

- Il n'y a pas de quoi, a répondu ce dernier. Qui peut dire que je ne pourrais pas moi-même un jour être dans une même situation ?

- Mais j'ai conduit depuis le matin et je ne peux plus continuer sans m'arrêter, a-t-il ajouté. Nous passerons la nuit au sud de Kerzaz.

Les nouveaux passagers écoutent ses paroles avec amertume mais ils ont gardé le silence car il n'y a pas d'autre moyen. Là, nous avons bénéficié d'un bon repos et du thé. Pour moi, c'était tellement agréable après cette longue fatigue qui avait décomposé mon énergie. Après une heure notre chauffeur a ordonné.

- Nous devons maintenant quitter. La cabine est désormais réservée à ces deux femmes et les enfants, a-t-il dit à son graisseur. Vous deux, prenez vos places auprès des hommes sur le plateau.

Le camion a démarré. Après une dizaine de kilomètres environ, en quittant une côte descendante l'engin a ralenti puis s'est arrêté. Il y avait là une étendue sablonneuse et propre.

- Nous allons passer la nuit ici, a dit le chauffeur. Descendez vos matériels de couchage et des choses à manger si vous en avez. Soyez à l'aise pour faire votre prière et préparer paisiblement le dîner et le thé. On quittera ici demain matin de bonne heure.

Certains se sont dispersés dans la nature pour faire leurs besoins.

- Nous n'avons pas besoin de nous séparer, a dit un homme de la famille. Nous ne sommes pas nombreux. En signe de solidarité nous devons nous mettre tous ensemble et partageons ce que nous avons.

Nous avons formé deux groupes; les femmes et les enfants d'une part, les hommes de l'autre. Nous avons réuni ce que nous avons comme repas froid et des dattes. L'homme qui semblait le chef de la famille a pris une partie de ce qui se trouvait et en a remis aux femmes. Dans une ambiance agréable nous mangions. Réunis autour du thé, la séance nous a permis de raconter des histoires douces qui nous ont fait oublier la fatigue du pénible

voyage. Cette solidarité nous a permis de faire de nouvelles connaissances. Tout le monde a eu pitié de ce qui m'était arrivé. Certains m'ont dit pourquoi je n'avais pas porté plainte auprès des autorités. Mais moi, bien que j'en gardais rancune, je n'ai pas senti la nécessité de soulever la question.

- C'est bien beau de continuer la veillée mais sachons que nous devons quitter le matin de bonne heure, nous a dit le chauffeur. Allons-nous dormir sans plus attendre.

Pour moi, après une fatigue prolongée un sommeil doux était nécessaire. Le lendemain de bonne heure, une voix rauque a déchiré le ciel

- Levez-vous ! Levez-vous ! Nous sommes en retard !

C'était le chauffeur.

- Faites votre prière tout de suite. Nous allons partir dans un instant. Nous n'avons pas le temps pour prendre le thé.

Suite à cet ordre, tout le monde s'est précipité, ramassé plus ou moins bien à la hâte les couvertures. Ils ont fait la prière vite à bord du plateau de notre camion. Il restait encore plus de 300 km de trajet à parcourir, au cours duquel plusieurs arrêts étaient nécessaires pour le refroidissement du moteur. Cela donnerait aux passagers la possibilité d'aller se cacher quelque part pour faire leur besoin nécessaire ou pour faire quelques pas pour dégourdir les jambes.

Bagages perdus

À deux heures de l'après-midi, nous avons débarqué à Adrar dans une vaste gare routière de la SATT (Société Africaine de Transports Tropicaux). Je me suis rendu immédiatement au bureau. J'ai réclamé ma valise. On a cherché partout aux dépôts, mais en vain. Elle a disparue.

- Nous n'avons pas ta valise. Ici il n'y a que les colis enregistrés.

On a beau chercher mais en vain. J'ai expliqué ce qui m'était arrivé mais mes paroles se sont perdues dans le vide. Aucune réponse, c'était comme si je parlais à une matière inanimée. J'ai insisté et haussé le ton.

- As-tu le récépissé d'enregistrement, m'a lancé sèchement un agent avec un ton plus fort que le mien.

- Je l'avais en bagage à main.

- Alors tais-toi, nous n'avons pas de temps à perdre.

J'ai finalement compris que cette valise avait été volée. Je ne pouvais rien faire. Je me suis finalement résigné à accepter le fait. Avant de m'en aller j'ai posé la question.

- Est-ce qu'il y aura un camion qui assure le transport sur Aoulef ?

- Peut-être il y en aura un après-demain matin, m'a répondu un secrétaire.

J'ai quitté la gare routière avec la tête lourde et le cœur angoissé. Je ne savais pas quoi faire ni à qui demander secours. J'ai vagabondé un peu dans les rues d'Adrar sans destination visée. Intuitivement je me suis trouvé à côté d'une maison qui me semblait être habitée par des personnes pitoyables. Je me suis allongé au pied du mur à l'ombre. Étant très fatigué, j'ai essayé de m'endormir mais en vain. Je pensais tellement à ma valise. Je n'avais plus d'habits à changer et ceux que je portais étaient déjà sales. Comment recevoir ceux qui allaient venir me saluer en rentrant chez-moi ? Ma tête bouillait. La situation du destin m'était absolument défavorable. J'avais faim, je suis crasseux, pas d'habits. Un homme est sorti de cette maison et m'a salué.

- Que fais-tu ici ? m'a-t-il demandé.

Je lui ai raconté ce qui m'était arrivé.

- De quelle famille à Aoulef es-tu ? m'a-t-il questionné

- Je suis le fils de Mohammed Hamadi.

- Je connais bien ton père, tes tantes Aïcha et Zohra. Elles étaient mariées à des français. Ils sont très gentils et habitent la fraction de Gasbet Maikhaf.

Je me suis senti un peu rassuré.

- Maintenant, a-t-il ajouté, tu ne restes pas ici et entre chez nous. Sois bienvenu. Est-ce que tu connais la famille Ahmed Ouyoucef à Aoulef ?

- Oui, je connais bien cette famille qui habite la fraction de Takaraf.

- Moi, je suis son fils El Hadj. Quand comptes-tu partir à Aoulef ?

- On m'a dit qu'il y aura un camion qui partira sur Aoulef dans deux jours.

- Ne t'inquiète pas. Tu restes parmi nous jusqu'à ton départ. D'où viens-tu ?

- De Béchar.

- Si ton bagage n'est pas enregistré, n'insiste pas. Il n'y a que des voleurs dans le transport transsaharien mais je vais t'accompagner demain pour voir si on peut faire quelque chose.

Cette famille m'a reçu comme un des leurs. L'après-midi, j'ai travaillé spontanément dans leur jardin. Cette action a renforcé l'estime en ma faveur. Ce soir-là il y avait des invités chez eux. L'homme de ce foyer a raconté à tous les présents ce qui m'était arrivé.

Le lendemain à sept heures, l'homme qui m'abritait m'a emmené au bureau de la société routière. En entrant il a haussé le ton.

- Le crime dont est victime ce jeune est de votre faute !

- Nous avons pitié de lui mais son bagage a été certainement volé par quelqu'un qui avait su qu'il n'était pas présent à l'arrivée et que son bagage n'était pas enregistré, a répondu un secrétaire. Pour cela nous allons faire une réclamation et peut-être la société va prendre l'affaire en considération pour lui accorder un dédommagement.

- Cet enfant ne peut rester indéfiniment à Adrar pour les procédures qui vont prendre des semaines voire des mois, leur a-t-il dit. Inscrivez mon nom. Je le représente même si l'affaire prend une voie judiciaire.

Nous sommes rentrés tous les deux à la maison.

Enfin chez ma famille

Le lendemain comme prévu, je me suis mis à bord du camion qui assurait le courrier vers Aoulef. Le trajet n'était que 180 km de piste. J'ai eu l'habitude de supporter les voyages plus durs et la joie de retrouver ma mère, mes tantes et mes sœurs m'a fait oublier les souffrances. Après une durée de six heures au moins, je me suis enfin trouvé parmi les miens. Accueilli au milieu des cris et pleurs des femmes tout le monde était heureux de me revoir au foyer. Les proches et les voisins ont afflué. Ils m'ont questionné de curiosité sur ma formation, ma qualification et autres. Ma tante Zohra était la première qui a remarqué qu'il y avait quelque chose qui me gênait.

- Pourquoi es-tu triste? Qu'est-ce que tu as ?

Je leur ai raconté mon histoire.

- J'ai compris maintenant, a dit ma tante Aïcha, pourquoi tu es rentré avec les mains vides sans sac ni valise.

- Notre trésor, c'est toi-même, m'a dit ma mère. Tu es maintenant parmi nous. Ta présence est tout. Le bien peut être acquis à nouveau dans l'avenir mais l'âme ne peut être remplacée.

Cette consolation m'a fait rappeler celles qui m'avaient inspirées antérieurement quand j'étais à l'école coranique.